



présente

“Ciel brouillé”

poème de Charles BAUDELAIRE

dans

“Les fleurs du mal”
(1857)

*On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;
Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert?)
Alternativement tendre, rêveur, cruel,
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.*

*Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés,
Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.*

*Tu ressembles parfois à ces beaux horizons
Qu'allument les soleils des brumeuses saisons...
Comme tu resplendis, paysage mouillé
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé !*

*Ô femme dangereuse, ô séduisants climats !
Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas,
Et saurai-je tirer de l'implacable hiver
Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer?*

Analyse

Ce poème de quatre quatrains d'alexandrins fut inspiré à Baudelaire par la comédienne Marie Daubrun dont il s'était épris, séduit en particulier par ses yeux qui lui paraissaient mystérieux ; leur liaison, intermittente mais tendrement sincère, dura quelque dix ans, mais il n'est pas sûr qu'elle ait été sa maîtresse, d'autant plus qu'elle aimait Théodore de Banville ; elle aurait été pour lui plus une sœur qu'une amante, incarnant pour lui l'amour idéalisé quoique baigné de sensualité ; avec elle, il oscilla entre la tendresse et la ferveur, l'animalité pure et l'adoration mystique. Le cycle de poèmes qu'il consacra est marqué par des constantes : les regards mouillés, les yeux qui reflètent un ciel pâle, une impression de climat tiède, dans la brume.

Et, en effet, ici, le poète évoque d'abord les regards, les yeux de cette femme à laquelle il s'adresse en utilisant la deuxième personne du singulier. Puis il passe, par une véritable correspondance, dès la deuxième strophe, à une ambiance à la fois climatique et psychologique. À la troisième strophe, il passe à un paysage. Enfin, la dernière strophe mêle la «femme» et les «climats».

La description du regard de cette femme, donnée dans le premier vers, coïncide avec celle que le critique du journal "Le Mercure des théâtres", dans son compte rendu de "*La nouvelle Héloïse*" (1er octobre 1846), pièce où elle jouait, fit de Marie Daubrun : il évoqua «ses yeux à moitié éteints». De plus, aux deuxième et troisième vers, ils paraissent bien tels que le poète Théodore de Banville les célébra : prunelles pensives au vague regard, contraste du ciel obscur de leur couleur et des étincelles d'or fauve qui le traversent. Des souvenirs littéraires ont pu aussi influencer Baudelaire, car ces yeux aux reflets changeants rappellent ceux de Nyssia dans "*Le roi Candaule*" de Théophile Gautier : «Ces prunelles, du saphir passaient à la turquoise, de la turquoise à l'aigue-marine, de l'aigue-marine à l'ambre jaune, et quelquefois, comme un lac limpide dont le fond serait semé de pierreries...» Baudelaire s'étend sur cet œil : son incertitude, qui appuyée par la diérèse «*mystéri-eux*» (qu'il faut respecter pour que le vers ait ses douze pieds), ses variations constantes, sa versatilité inquiétante. Et, au dernier vers de la strophe, se dessine déjà la correspondance entre la femme et le ciel.

La deuxième strophe, établissant une correspondance entre cette femme et une atmosphère où sont atténuées la lumière, la chaleur et la visibilité («*jours blancs, tièdes [autre diérèse] et voilés*»), Baudelaire montre son effet nocif (thème qui lui est cher, qu'on retrouve en particulier dans "*Quand le ciel bas et lourd...*") sur de faibles psychismes (il généralise aux «*cœurs ensorcelés*» un état qui est le sien), en proie à «*un mal inconnu*» dans lequel on peut voir le spleen qu'il n'a cessé de décrire, qui, excitant «*les nerfs*», submerge toute pensée. Le huitième vers trouve son commentaire dans une phrase des "*Nouvelles histoires extraordinaires*" d'Edgar Poe qui en est probablement la source : il évoqua «ce terrible mode de l'existence que subissent les gens nerveux, quand les sens sont cruellement vivants et éveillés, et les facultés de l'esprit assoupies et mornes.» Déjà, dans "*La Fanfarlo*", Baudelaire avait écrit : «*Sa tristesse rayonnait d'espérance comme un soleil mouillé.*» Peut-être devait-il cette expression à un sonnet de "*Vie, poésies et pensées Joseph Delorme*" où Sainte-Beuve disait : «C'est un rayon mouillé ; c'est un soleil dans l'eau», pour parler de beaux yeux au sourire indécis. Le vers 6 est remarquable par le retour lancinant de diphtongues sourdes : «*font*» - «*fond*» - «*pleurs*» - «*cœur*», «*ensorcelés*». Le vers 7, par sa coupe irrégulière, lance un long membre de phrase qui se casse sur un enjambement.

La troisième strophe est un tableau de paysages qui pourraient être ceux qu'on retrouve dans "*L'invitation au voyage*" (poème lui aussi inspiré par Marie Daubrun) : ceux des Pays-Bas, qui connaissent de «*brumeuses saisons*», sont imprégnés de la présence de l'eau, d'où «*paysage mouillé*» qui rime de façon significative avec «*ciel brouillé*» (qui donne son titre au poème).

Dans la dernière strophe, l'invocation du vers 13 précise l'amalgame entre cette «*femme dangereuse*» et les «*séduisants climats*» qui, en fait, sont pénibles et même éprouvants. Mais le poète, étant «ensorcelé», doit donc envisager de continuer d'«adorer» à la fois les «*frimas*» du pays et la «*neige*» de la femme, dont la froideur est donc bien soulignée. D'ailleurs, Théodore de Banville, qui succéda à Baudelaire auprès de Marie Daubrun, en parla lui aussi : «*Ta lèvre / Reste froide comme un glaçon*» -

«Tu vois mes maux d'un œil indifférent». Enfin, on retrouve encore la Nyssia du "*Roi Candaule*" : elle aussi est toute froideur, évoque la pureté de la neige, est implacable comme l'hiver.

Mais Baudelaire, envisageant de s'accommoder de cette froideur, file la métaphore («*neige*», «*frimas*», «*implacable hiver*», «*glace*»), et entend, avec une sorte de perversion masochiste, goûter «*Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer*», ce dernier vers, qui est, après un autre enjambement dramatique, la chute du poème, présentant un de ces assemblages étonnants, de ces formules détonantes qu'il affectionnait : le mot «*plaisirs*», prolongé par «*aigus*», sonne ici étrangement, change en quelque sorte de sonorité et de substance en passant dans la «*glace*» et le «*fer*», matières hostiles et blessantes.

Ainsi voit-on mieux que "*Ciel brouillé*" indique bien, par son seul titre qui ne peut être limité à une remarque climatique, que le ciel de la promesse d'un amour heureux a été brouillé par la découverte de la terrible froideur de la femme aimée. Mais le poème ne fut pas un simple règlement de compte : si l'amour y paraît comme équivoque, et conduit à un échec, à la rencontre avec le spleen, Baudelaire y sublima sa déception et sa rancœur en donnant un bel exemple de ses chères correspondances.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com